

« Une musicalité presque visuelle »

Entretien avec Mette Ingvarsten

Propos recueillis par Gilles Amalvi

Vous travaillez souvent sur des temporalités longues, en creusant une question sous différentes facettes. Avec *Moving in concert*, vous réactivez des problématiques portant sur la matière et les objets, qui étaient déjà présentes, par exemple, dans *The Artificial Nature Project*. D'où vient ce désir ?

Certaines idées rejoignent en effet celles qui ont animé *The Artificial Nature Project*. Au départ, pour *Moving in Concert*, je voulais relier le travail que j'ai pu faire sur les matières et les objets et celui que j'ai mené ensuite, avec la série des *Red pieces*, sur le corps et la sexualité. *Moving in Concert* est le résultat de ce croisement, mais de manière moins explicite ou évidente que ce que j'avais en tête à l'origine.

Nous travaillons avec des lampes, des tubes de LED, comme une sorte de lierre produisant des effets lumineux étranges, avec des changements de couleur... Ces filaments lumineux forment un lien entre les corps ; ils servent à créer une chorégraphie qui n'existe que dans l'entre-deux de cette relation.

En dehors des lumières LED, y a-t-il d'autres matières formant le tissu de cette relation organique entre les corps et les objets ?

Oui, je travaille avec une matière naturelle - des lentilles noires – proche du sable pour ses qualités, avec une matérialité plus prononcée. Cette matière coule et se répand sur le plateau tout au long du spectacle à la manière d'un sablier, formant peu à peu un monticule. Cette matière a de nombreuses possibilités formelles. Visuellement bien sûr, puisqu'il s'agit d'une matière à la fois solide et liquide, qui coule comme de l'eau, mais aussi au niveau du son.

Quel est l'horizon conceptuel de cette pièce ? Comment cette réflexion autour des relations entre le corps et la matière, l'humain et le non-humain, s'élabore-t-elle dans la chorégraphie ?

Cette pièce tourne beaucoup autour de la question des flux et de la plasticité. On peut penser à la plasticité neuronale et à la manière dont la relation avec notre environnement modifie les coordonnées de notre cerveau. La plasticité est à la fois un concept philosophique et politique, abstrait et concret. Il permet d'aborder la question de notre rapport à l'environnement, au groupe, et les importantes transformations qui ont eu lieu dans notre relation aux objets, notamment technologiques. C'est aussi un concept esthétique, que l'on peut aborder par le biais des matières et de leurs transformations.

Vos précédentes pièces étaient construites sur des structures en plusieurs parties. Est-ce aussi le cas de *Moving in Concert* ?

La pièce fonctionne d'un seul mouvement, contrairement à mes pièces précédentes. Les matières, comme les lampes ou les lentilles, sont présentes tout au long de la pièce. Ce sont les relations entre ces éléments et les danseurs qui se transforment progressivement. Chaque danseur crée une matière chorégraphique qui lui appartient, mais une structure collective se met aussi en place, dans laquelle les lignes individuelles s'entrecroisent pour former des points de rassemblements. C'est un système qui se démultiplie, où tout un univers s'invente à partir de cellules indépendantes.

J'incorpore la technologie de manière à évoquer l'idée que celle-ci reste active dans nos corps, dans notre fonctionnement cérébral, même lorsque nous ne sommes pas en train de l'utiliser. Il faut trouver une forme de connectivité en mouvement. *Moving in Concert* tend à inventer un mode de représentation, une métaphore, pour rendre compte de cette condition technologique.

Si les transformations de nos modes de relations, et le rapport d'aliénation que certaines technologies produisent, influencent et interagissent avec la technologie propre du corps humain, comment en rendre compte ?

Les premiers moments de la pièce portent sur l'émergence et la découverte d'une forme de flux, proche de notre réalité où tout doit être fluide, connecté ; l'image qui se met peu à peu en place est celle d'un monde sans frottement, où tout glisse, jusqu'à une vaste giration commune, synchrone, parfaite. Progressivement, la fatigue et la concentration introduisent un décalage. Le corps apporte une forme de résistance, un autre mode de comportement vis-à-vis de la matière et du groupe. Vers la fin de la pièce, on perçoit des corps qui n'y arrivent plus, qui déraillent – introduisant un décalage par rapport au mirage d'un monde lisse et sans à-coups.

Dans le titre, *Moving in Concert*, on entend le mot « concert ». Est-ce que la dimension musicale a une importance particulière dans ce projet ?

En anglais, comme en français, « in concert », ou « de concert », signifie « tous ensemble ». « *Moving in Concert* » peut être traduit littéralement par « en bougeant tous ensemble ». Ce titre est une manière de rassembler les danseurs, les matières et le public autour d'un même concept et dans une même mécanique : le mouvement, celui des corps, des formes, des matières et la perception que l'on peut en avoir. L'aspect rythmique, sonore, la musicalité du mouvement est effectivement très importante, mais c'est une musicalité presque visuelle, qui concerne les rapports rythmiques qui se créent dans l'espace. Le regard sur les systèmes technologiques est toujours focalisé sur la dialectique entre utopie et dystopie – entre ceux qui pensent que la technologie constitue la solution à tous nos problèmes et ceux qui pensent que la technologie est le problème. *Moving in Concert* cherche à montrer ces deux visions conjointes, avec l'idée que ce soit une expérience esthétique et sensorielle très forte, mais qui amène un trouble et une réflexion sur notre rapport à la technologie.